August Wilhelm von Schlegel an Auguste Louis de Staël-Holstein
Bonn, 23.12.1819 bis 25.12.1819

Bibliographische Angabe	Krisenjahre der Frühromantik. Briefe aus dem Schlegelkreis. Hg. v. Josef Körner. Bd. 2. Der Texte zweite Hälfte. 1809–1844. Bern u.a. ²1969, S. 349–351.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext mit Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-20];https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-20/briefid/2809.

Bonn 23 Dec. 1819

Je n'ai pas voulu vous répondre, mon cher Auguste, que je n'eusse fait votre commission. J'avois vu cet infame article dans plusieurs gazettes allemandes, mais cela me paroissoit trop vulgaire et trop absurde pour s'en occuper, au moins je ne voulois rien faire sans vous consulter. Vous m'avez prévenu, mais après avoir reçu votre lettre, j'ai voulu remonter à la source de ces mensonges, et j'ai été quelques jours avant de pouvoir l'attraper. Voici la déclaration que j'envoye aujourd'hui à Cotta; j'espère qu'il ne fera point de difficulté de l'insérer dans la gazette universelle, en tout cas j'aurai soin d'y donner la plus grande publicité. Mon article n'a pas pu être aussi court que vous semblez le présumer – ce que vous avez lu dans la gazette de Berlin n'étoit peut-être qu'une partie de tout ce tas de mensonges. Les gazettiers se sont transcrits les uns les autres et le tout est tiré d'une note du traducteur de Bailleul. Je souhaite que vous soyez content de mon article.

Veuillez faire savoir aux Treuttel et Würtz que ma traduction avance beaucoup, et que j'espère l'avoir terminée en quinze jours. Ils me talonnent terriblement, faites-leur donc comprendre que je suis un écrivain célèbre et que la concurrence n'est pas fort à craindre quand j'ai annoncé un ouvrage. Cela n'est pas facile à traduire, j'y mets beaucoup de peine et de temps.

Je ne saurois vous dire, mon cher Auguste, quel bien m'a fait votre lettre. Ce n'est pas précisément que j'aye besoin d'être consolé dans mes adversités – je ne me laisse pas décourager et je dis: *O fortes peioraque passi – Cras ingens iterabimus aequor!* Mais j'ai besoin de croire aux anciennes amitiés – hélas! j'ai éprouvé la difficulté de former à mon age de nouveaux liens.

Il y a quinze jours que ma lettre au ministère est partie – je pourrai bientôt avoir une réponse. Quelques jours auparavant je fus à Cologne voir le comte de Solms-Laubach qui a quitté la direction de notre université avec une profonde douleur – c'étoit son occupation favorite. Il m'a dit tout ce que l'amitié peut inspirer pour me détourner de mon projet, mais sans m'ébranler. Quand je suis parti, il m'a embrassé avec une véritable émotion. J'y ai mûrement réflêchi, j'agis d'après un principe honorable, et cela me donne de la sérénité et de la confiance dans l'avenir.

Je vous suis bien reconnoissant d'avoir écrit à Madame Necker, mais je ne voudrois pas avoir l'air de rien demander. Ce que je vous mandois avoit pour but principal de me donner une patrie, autre que ce pays moisi d'Hanovre. Mais je pourrois vivre aussi à Genève comme étranger, et je ne tiens pas furieusement à donner des cours – je puis employer mon temps à faire des livres. J'ai une foule d'occupations devant moi – je pourrois entreprendre un journal littéraire en français pour l'Europe – une Bibliothèque universelle qui repondît à son titre. Mais on éparpille son esprit par la critique, et j'aime mieux le concentrer dans quelque grand ouvrage. Comme je puis écrire pour la France et l'Angleterre, et d'un autre coté pour l'Allemagne, j'ai plusieurs cordes à mon arc.

Mon revenu est modique, mais à la rigueur j'en pourrois vivre. Il faut s'interdire les fantaisies – voilà tout. Mes besoins effectifs sont modiques – vous ne le croyez peut-être pas, je vous le prouverai par le fait. Si je continue de jouir d'une bonne santé, et que mes travaux littéraires réussissent, je compte mettre quelque chose de coté pour l'avenir, afin de reparer la brêche des Tottié. Si jamais je faisois une pension à ma femme, ce seroit par pure générosité – et cela n'iroit pas au-delà de mille francs. Mais je n'en vois aucune probabilité – elle ne la mérite pas par ses procédés – d'ailleurs elle vit auprès de ses parens, et elle doit hériter de son père.

Il y a du bon et du mauvais dans toutes choses – si ma femme m'avoit suivie ici, si elle s'étoit conduite comme elle devoit, si nous avions eu un enfant, j'en aurois été fort heureux, mais je n'aurois pas été aussi libre pour prendre une résolution. – Ce qui m'a fait dépenser beaucoup d'argent ici, c'est mon établissement pour une vie de famille qu'il a fallu continuer. Ensuite quoique mon ménage soit parfaitement reglé et que j'aye des gens fort honnêtes, vous sentez bien qu'avec mes occupations je ne saurois surveiller toutes les petites économies, comme le feroit une femme bonne ménagère.

Outre la belle nature il y a ici des élémens assez agréables de société. Je passe à présent une partie de mes soirées chez la comtesse de Dohna, fille du célèbre général Scharnhorst – c'est une femme fort aimable et d'un esprit cultivé. Son mari, colonel d'un regiment d'hulans cantonné ici, est un militaire distingué, et en même temps l'homme le plus doux, le plus modeste et le plus ami des lumières qu'on puisse rencontrer. Il descend de ce comte de Dohna qui a bâti Coppet. Parmi nos professeurs il y a plusieurs hommes vraiment distingués.
Je me rejouis fort des bonnes nouvelles que vous me donnez de la santé de votre sœur et de M^{r} de Broglie. Puisque votre sœur se porte bien, elle devroit m'écrire – mais je lui pardonne son silence – je suis un adorateur dedaigné, c'est mon état habituel.
Je vous ai vu attaqué dans la Minerve, loué dans le Courier etc. Au moins vous paroissez avoir produit de l'effet. Je vous avoue que je ne comprends rien à ce qui se passe à Paris – c'est un mystère pour moi, quoique je suive les journaux très exactement.
Adieu, mon cher Auguste, je suis en train de jaser, mais il faut reserver quelque chose pour nos entretiens du printemps prochain – mille et mille amitiés.
25 Dec. Une indisposition a retardé le départ de ma lettre. Il m'a pris subitement un rheumatisme dans la tête qui m'a donné de violens maux d'oreilles, de sorte que je n'ai pas pu transcrire mon article. C'est un effet de la saison, et c'est déjà passé. Je n'ai encore rien de Berlin.

Namen

Bailleul, Jacques-Charles
Broglie, Achille-Léon-Victor de
Broglie, Albertine Ida Gustavine de
Cotta, Johann Friedrich von
Dohna, Friedrich zu
Dohna, Karl Friedrich Emil zu
Dohna-Schlobitten, Juliane von (geb. von Scharnhorst)
Lindner, Friedrich Ludwig
Löbel, Maria
Napoleon I., Frankreich, Kaiser
Necker, Albertine Adrienne
Paulus, Caroline
Paulus, Heinrich Eberhard Gottlob
Scharnhorst, Gerhard von
Schlegel, Sophie von
Solms-Laubach, Friedrich Ludwig Christian zu
Staël-Holstein, Anne Louise Germaine de
Vom Stein Zum Altenstein, Karl
Wehrden, Heinrich von

Körperschaften

Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn
Tottie und Compton
Treuttel et Würtz (Straßburg)

Orte

Berlin
Bonn
Coppet
Genf
Hannover
Köln

Paris

Werke

Bailleul, Jacques-Charles: Examen critique le l’ouvrage de Mme de Staël

Horatius Flaccus, Quintus: Carmina

Necker, Albertine Adrienne: Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël

Necker, Albertine Adrienne: Über den Charakter und die Schriften der Frau von Staël. Ü: August Wilhelm von Schlegel

Schlegel, August Wilhelm von: Erklärung (gegen Friedrich Ludwig Lindners Anekdoten in Jacques-Charles Bailleul: Examen critique de l’ouvrage postume de Mme de Staël)

Periodika

Allgemeine Zeitung (Cotta)

Königlich privilegirte Berlinische Zeitung von Staats- und gelehrten Sachen

La Minerve Française

Le Courrier français